

Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande
Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande
Band: 3 (1904)
Heft: 4

Artikel: Les quatre saisons dans les patois romands
Autor: Tappolet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-237212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES QUATRE SAISONS

DANS LES PATOIS ROMANDS



On vante souvent l'originalité de nos patois, mais il ne suffit pas de l'affirmer, il faut la prouver. C'est ce que nous allons essayer de faire en considérant un domaine très restreint du lexique. Nous n'aurons pas besoin de rechercher des locutions particulières, il nous suffira de voir comment nos patois ont rendu certaines idées très simples, élémentaires même, communes à presque toutes les langues, nous voulons parler du groupe naturel des mots désignant les quatre saisons de l'année.

Dans ce domaine, le français littéraire est resté assez fidèle au vocabulaire traditionnel du latin vulgaire : il dit *été*, qui est le latin *aestas*, *automne*, qui est emprunté à *au(c)tumnus*, *hiver*, qui est un dérivé de *hiems*; *printemps* seul est une création gallo-romane, *primum tempus*, mais encore ce mot se rattache-t-il dans sa première partie à *primavera*, qui est le mot général des langues romanes et qui a aussi occupé le nord de la France dans la forme de l'ancien français *primevoir*.

Si la langue de Paris, comme celle de l'Italie, est presque entièrement conservatrice, les patois de la Suisse romande sont hardiment novateurs. Ils abandonnent dans une grande partie de leur territoire la tradition latine, ainsi ils appellent le printemps le *bon temps* ou le *dehors-temps*, l'été est pour eux partout le *chaud temps*, dans l'automne ils voient surtout l'arrière-saison : donc le *dernier temps*, et l'hiver enfin se dit par ci par là le *pà tin*, le vilain temps.

Le coin heureux où toutes ces créations nouvelles se donnent rendez-vous, c'est la rude *Montagne neuchâteloise*, où les quatre termes gallo-romans ont été chassés et remplacés par des

mots du cru ; c'est là que, dans le petit domaine des saisons, l'esprit inventeur a été le plus actif et a eu le plus de succès ; car ce n'est pas tout de créer, il faut encore répandre le mot créé, il faut braver la concurrence des termes déjà existants et savoir assurer ainsi la vie à cet acte d'originalité.

C'est en effet un acte important dans l'histoire du langage que de passer par exemple de « été » à « chaud temps. » Tout mot traditionnel dont la signification primitive s'est effacée, comme c'est le cas pour *été*, a un grand défaut : il désigne abstrairement la chose sans en rappeler en aucune manière les particularités saillantes : ce n'est pas un défaut de logique, c'est un manque de pittoresque.

Ainsi « été » est le mot qu'on donne à l'espace de temps qui embrasse à peu près les mois de juin, juillet et août ; en dehors de cela, le mot ne dit rien, il est dépourvu de toute idée accessoire, de tout ornement, de tout sentiment, c'est un terme objectif, presque mathématique.

Il en est tout autrement du mot « chaud temps », le *tsótin* ne désigne pas seulement l'été tout court, il en rappelle en même temps la qualité la plus caractéristique, et reconnue telle par tout le monde, la chaleur : *tsótin* met en relation un espace de temps avec nos sensations humaines ; c'est donc un terme subjectif, si on le compare à *été*. Ajoutons cependant que *été* lui-même éveillait, il y a bien longtemps, deux mille ans au moins, l'idée de chaleur. Souvent l'esprit créateur se répète sans le savoir.

Rien de plus tentant que de poursuivre les noms des quatre saisons à travers tout le domaine des langues et dialectes romans. C'est ce qu'a entrepris un jeune savant italien, M. le Dr Clément Merlo, dans son bel et grand ouvrage intitulé : *Les noms des saisons et des mois dans les idiomes romans*¹. M. Merlo a pris connaissance des matériaux patois réunis en si grande abon-

¹ *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi. Saggio di onomasiologia*, Torino 1904.

dance au bureau du Glossaire, grâce au zèle et à la patience de nos correspondants, et il a su en tirer tout le profit désirable. L'indication *Svizzera francese* se rencontre très souvent au cours de son ouvrage, et nous y apprenons que pour les noms des saisons la Suisse française occupe une place importante dans le domaine des langues romanes. Elle est particulièrement féconde en termes nouveaux et originaux. Il est juste d'ajouter que peut-être pour peu d'autres régions M. Merlo a été si copieusement renseigné. Nous allons passer rapidement ces termes en revue.

LE PRINTEMPS

Fait à noter : la plus belle des saisons, celle qu'attend si impatiemment le paysan, celle que chante et que glorifie le poète, est en même temps de beaucoup la plus intéressante au point de vue de la langue. Dans notre pays, le mot français est usité à Genève, notre canton le plus français ; il nous est en outre attesté — un peu par hasard — pour Bière (Vaud) et pour Isérables (Valais), en plein domaine de *fortin*. Comment a-t-il pu se percher là-haut ? Dans tout le restant du territoire suisse, *printemps* est inconnu. Les mots qui le remplacent sont nombreux, on peut en compter une bonne douzaine. Ils doivent leur origine aux idées de « sortie et départ du bétail », à la « bonté » et à la « beauté » du temps, par opposition au vilain et triste hiver, et au « carême », époque qui coïncide souvent en partie avec le printemps. Aucun de nos correspondants ne confirme les mots *premi*, *apremi*, au sens de printemps, que leur donne Bridel.

Voici les termes attestés :

1. **Fori** et **fortin**, qui signifient « dehors » et « dehors-temps »; *fori* est un dérivé du latin *foris* « dehors » ; *fortin* = *foris tempus*. Ces deux mots occupent tout le Valais, avec la vallée d'Aoste, les Alpes vaudoises et Fribourg. *Fori* ou *fortin* est donc le terme alpestre pour printemps ; *fortin* est la forme valaisanne par excellence, elle s'emploie de Saint-

Maurice jusqu'à la frontière allemande; *fori*¹ se dit dans le Bas-Valais (*foryé*) et dans le reste du domaine indiqué (aussi *furi*). On trouve aussi *défori* (Bas-Valais) et *défourtin* (à Grône), comme on a *défèr*, dehors, à côté de *fèr*.

2. *Salyi*, *salyi-frou*, *salyaytə* sont les mots vaudois pour printemps. *Salyi* est l'infinitif latin *salire* « sauter », conservé dans le français « tressaillir » et « assaillir ». Ce mot a pris dans nos patois le sens de *sortir*, comme en espagnol ; *lo salyi* est donc le « sortir » et *salyi-frou* le « sortir dehors », mot plus énergique que le simple infinitif. *Salyaytə*, *chalyaytə* est le participe féminin du même verbe, c'est donc la « saillie », la « sortie ». Dans le Pays-d'Enhaut, le mot se dit encore pour la sortie du bétail pour la montagne, sans idée de printemps. Mais comme c'est l'événement principal, une fois l'hiver passé, dans la vie du paysan, le terme finit par désigner l'époque où l'on sort le bétail, donc le printemps. *Salyi* et *salyi-frou* s'emploient indifféremment dans tout le Gros-de-Vaud (surtout dans le Jorat et dans la Broye). *Salyaytə* est usité dans le Jura vaudois (Vallée de Joux, Vallorbe, etc.) et par ci par là dans la plaine (Vuillerens, Penthalaz).

Rattachons à ces trois mots vaudois :

Pètchifà, « partir dehors », qu'on trouve en Ajoie et à Bournois (Franche-Comté) [voir Merlo, p. 53, qui le dérive sans nécessité de *partita foris*].

L'idée de sortie et de départ a souvent donné lieu à des mots nouveaux pour printemps, c'est presque toujours l'infinitif ou le participe d'un verbe tel que *salire*, *sortire*, *exire*, *partire*, mais nulle part, semble-t-il, cette création n'a réussi à conquérir un aussi grand territoire que dans la Suisse romande.

¹ Le *i* de *fori* étonne. Les formes de la vallée d'Aoste (type *foryé*) ne permettent pas de dériver le mot de *foris ire* ni de *forilem*. C'est pour cela que M. Merlo suppose un *foriarium* (même un *foricarium*), qui en effet lèverait toutes les difficultés; mais, vu que le *i* de *foris* est tombé de très bonne heure, on ne voit pas ce qui aurait pu introduire ici une palatale.

Mentionnons deux mots analogues dans les patois allemands: l'Oberland bernois dit: *Ustig*¹, littéralement « dehors jour » jour où l'on sort; et certains patois montagnards de la Bavière appellent le printemps *Auswärtszeit*, « temps où l'on sort ».

3. **Bontin.** C'est le mot courant pour printemps dans les cantons du nord: Neuchâtel et Berne. L'origine du mot n'a pas besoin d'explication. Après l'hiver si rigoureux dans le Jura, le printemps est le bienvenu, c'est le bon temps par excellence. *Bontin* est aussi très répandu dans le canton de Vaud, un peu moins dans celui de Fribourg, mais sans y avoir pris la signification précise de printemps. Le plus souvent il a gardé son acceptation étymologique de « temps agréable »; tantôt il désigne seulement les beaux jours du printemps, tantôt tout le temps de la bonne saison, printemps et été ensemble; il est alors synonyme de *bouna sèzon*, qu'on emploie dans ce sens, par exemple à Montherond.

Rattachons à ce qui précède:

bétin, « beau temps » qu'on entend dans la Montagne neuchâteloise à côté de *bon tin*.

rèlin, en Gruyère et à Châtel-Saint-Denis, et **rèdou**, à Bournois (Franche-Comté), désignent le temps doux qui, après le froid, annonce le printemps, donc quelque chose comme « l'avant-printemps »; cp. l'allemand *Vorfrühling*.

Nous n'avons plus qu'à mentionner :

4. **Kärin-n**, « Carême », mot employé dans la vallée de Moutier (Malleray, Champoz, Crémone) et à Vauffelin-Plagne.

Le printemps est donc la saison privilégiée de l'imagination romande; on dirait que chaque région a mis son orgueil à donner au printemps une empreinte particulière: le Valais aime le *fortin*, Fribourg préfère le *furi*, Vaud l'appelle le *salyi*, et le Jura, qui souffre peut-être le plus des rrigueurs de l'hiver, le salut comme le *bon temps*.

¹ Et *ustog* à Alagna, une des intéressantes colonies de langue allemande au sud du Mont-Rose; c'est donc un mot antérieur à cette colonisation.

L'ÉTÉ

Autant de variété pour le printemps, autant d'uniformité pour l'été. C'est partout le *tsótin* (*tchótin*, *tchātin*, etc.), le temps des grandes chaleurs. Souvent le mot signifie en particulier l'époque où l'on récolte le foin et le blé, ou se précise en désignant le temps entre le 15 juin et le 20 ou le 22 septembre, ou entre le 1^{er} juin et le 1^{er} septembre. Par contre la Montagne neuchâteloise donne plus d'étendue au *tchótin*: c'est simplement la bonne saison, opposée en bloc à l'hiver et comprenant le printemps, l'été et l'automne. Ainsi la langue nous confirme dans une certaine mesure le fait climatérique connu que dans les plateaux jurassiens l'hiver et l'été se succèdent presque sans époque intermédiaire.

L'AUTOMNE

Les mots pour automne divisent notre territoire en deux: tout l'est, c'est-à-dire les cantons alpestres. Valais, Vaud, Fribourg, a conservé le latin *autumnus* (*douton*, Fribourg, Vaud; *œuton*, *oukton*, *oupton*, Valais) tandis que tout le long du Jura il y a eu remplacement.

Les nouvelles créations se font à l'aide de « saison dernière », « saison tardive. »

1. *daritin*, *dari*, *indari*, le « dernier temps », « le dernier », cp. le *fortin* et le *fori*, « l'endernier » (cp. l'ende-main), occupent le canton de Neuchâtel, y compris Pery et Plagne (Berne), le Jura vaudois et le canton de Genève; ils sont très répandus dans la Franche-Comté, d'où ils sont probablement entrés en Suisse. *Daritin* (*déritin*) est la forme neuchâteloise et vaudoise, *dari*, *ädari* et *andari* se partagent Genève.

Rattachons à ce groupe réuni par l'idée de « dernière saison » un mot isolé:

Tà, le « tard » usité à Sales (Fribourg) à côté de *douton*; c'est le commencement d'une nouvelle formation arrêtée dès son éclosion par le terme traditionnel. L'idée de « temps

tardif » a par ci par là donné lieu à des termes nouveaux, par ex. dans les Vosges, dans les Pyrénées, et dans le Wurtemberg, qui dit *Spätling*.

2. *èrba*, s. m., est le mot particulier au Jura bernois; il est en outre attesté pour le Landeron (Neuchâtel) et pour la région de Montbéliard et Belfort. Le reste de la France ne le connaît pas. La forme de ce mot singulier varie entre: *ärba*, Ajoie et Delémont, *arbé*, Plagne, *arbo*, vallée de Moutier, *arbé* et *arbo* à Malleray, avec les intéressants dérivés *èrbaton*, petite prune jaune qui mûrit vers l'automne, *èrbataf'*, s. f., fruit du prunier d'automne, et *èrbatiç*, s. m., prunier d'automne (Ajoie). En outre on trouve dans des documents du seizième siècle *arbaulx*, et aussi *herbaulx* « champs d'automne » (Franches-Montagnes).

D'où vient ce mot? » On a proposé: 1° l'allemand *Herbst*, 2° un diminutif de *herba*: *herbittum* et 3° un dérivé adjectif de *herba*: *herbale*. Aucune de ces trois hypothèses ne satisfait entièrement, comme nous allons voir.

1. L'étymologie *Herbst* ne laisse rien à désirer au point de vue du sens, et l'on sait combien les mots allemands sont fréquents dans le Jura bernois. Ajoutons que les patois vosgiens se servent également d'un mot d'origine germanique pour désigner l'automne, qu'ils appellent « gain », du radical de l'allemand *weiden*; il y a cependant cette différence que le mot emprunté ne signifie pas « automne » dans la langue d'origine, comme ce serait le cas pour notre *ärba*. Que dit la phonétique? Au premier coup d'œil tout semble s'accorder à merveille. L'ancienne forme de *herbst* est *herbest* (*herbist*). Or on sait que dans presque tout le Jura bernois *e + s + consonne* donne *a*: ainsi *ā* de *est*, *frā*, frais, de *friscu*, *ēpā*, épais, de *spissu*, *krātr*, croître, de *crescere*; de même donc *èrbā* de *herbest*, l'aspiration germanique ayant été supprimée.

On objectera *arbé* à Plagne, et *arbo* dans la vallée de Moutier. Pour la forme de Plagne, on a tort, car *e + s + consonne y*, devient régulièrement *é* et non pas *ā*: ainsi *ē* = *est*, *frē* = *frais*,

épè = épais (à par influence française ou par dissimilation vocalique), *dékré* = décroît. Quant à l'*a* de *arbé*, comparez *arbèdj* = herbage, *barbijat'*, s. f. pl., nuages moutonneux, dérivé de brebis. Pour ce qui concerne la forme avec *o*, *arbo*, dans la vallée de Moutier, les mots qu'on pourrait citer à l'appui sont peu concordants entre eux (*crescere* = *krétr* ou *krètr* à Tavannes, Perrefitte, Grandval, *krétr* ou *krètr* à Court, Malleray, *spissu* = *épa* à Tavannes, Perrefitte, *épè* à Court, Malleray); cependant Tramelan-dessus offre quelque analogie avec *kratr*, *épå*. Les dérivés *èrbaton*, etc. auraient conservé le *t* final de *herbest*. Pour *herbaul* du seizième siècle, il faudrait dans ce cas admettre une graphie inverse d'après *chevaux*, prononcé *tchvā*.

Mais la grande difficulté est l'accent. *Herbest* est accentué sur la première syllabe, tandis que *èrba* l'est partout sur la terminaison. Comment admettre ce déplacement d'accent si contraire à ce qui se passe habituellement?

Voyons si les dérivés de *herba* sont moins récalcitrants. Le sens ne fait guère de difficultés. Pourquoi l'automne ne serait-il pas la saison des herbes ou des petites herbes, le temps où l'on mène le bétail brouter sur les prés le dernier regain qu'il ne vaut plus la peine de couper? Le mot *herbittum* se trouve dans l'ancien français *herbet*, mais au sens de « herbette »; l'équivalent en serait *èrba* dans tout le Jura bernois, y compris Plagne et la vallée de Moutier qui disent *tchvala*, chevalet, *bida* bidet, *bia*, *biat'*, blet blette. Ainsi les trois formes *arbé*, *arbo* et *herbaulx* resteraient inexpliquées; il faudra donc renoncer complètement à tirer notre *èrba* de *herbittum*.

3. *herbale* satisfait mieux pour la formation aussi bien que pour la phonétique. On comprend très bien un *herbale* (*tempus*), temps *herbal* = époque où l'on broute l'herbe, cp. pour la formation *printemps*, *fortin*, *daritin*, *fenal mois*, « juillet », dans les patois wallons (Merlo, p. 146 etc.). Le dictionnaire vieux-français de Godefroy donne : *herbal*, s. m. 1^o mois de

juin¹, 2^o prairie, dans ce dernier sens aussi *herbel*: de là en tous cas le *herbaulx* des Franches-Montagnes, mot qui n'est pas nécessairement le même que *èrba*. L'italien connaît aussi *herbale* comme adjectif. Or comme -*ale* aboutit à *a* dans la plus grande partie du Jura bernois, et à *o* dans la vallée de Moutier, *herbal* semble nous débarrasser de toutes les difficultés, puisque nous avons en général *èrba* et en particulier *èrbò* dans cette même vallée de Moutier qui fait de « cheval » *tchvò* et de « mal » *mò*. Mais il y a deux obstacles: c'est d'abord et surtout Plagne dont la forme *arbé* ne peut provenir normalement de *herbale*, cp. *aval* = *avò*, *cheval* = *tchvò*. Pour soutenir *herbal* il faudrait voir dans *arbé* une forme correspondant à l'ancien français *herbel*. En second lieu les dérivés comme *èrbaton*, *èrbatat'*, etc., dont le *t* s'explique si bien par *herbest* ne se comprennent plus avec *herbal*, à moins d'admettre quelque analogie, comme de *clou* on fait *cloutier* et de *fer-blanc* *ferblantier*, d'après *potier* ou *charpentier*.

En somme, des trois hypothèses examinées, celle de *herbal* a le plus de chance de passer, parce qu'elle laisse le moins de formes inexplicquées et qu'elle est appuyée par l'ancienne graphie *herbaul*; mais le dernier mot n'est pas dit.

L'HIVER

L'hiver est la seule des quatre saisons qui n'aït pas changé d'appellation, ni en grand, dans le domaine des langues romanes, ni en petit, dans les patois de la Suisse romande; avec une légère exception cependant: la Montagne neuchâteloise dit *la pà tin*, le « vilain temps », à côté de *àvouè*, « hiver »; mais sans cela, l'ancien terme roman a résisté partout aux tentatives de remplacement.

¹ L'indication de ce sens est erronée. Godefroy a trouvé le mot dans un document jurassien du XIV^e siècle: *en février, en mai et en herbaulx* où il doit avoir le même sens qu'aujourd'hui; comparez le deuxième exemple tiré de la même contrée: *au mois de septembre ou d'erbaulx*. (vers 1436.)

Mentionnons la forme avec nasale *invèr*, qui ne se rencontre que dans les Alpes vaudoises. C'est probablement l'influence du verbe *invernā*, qui se trouve partout, aussi dans le domaine de *ivèr*; *invernā* au lieu de *ivernā* paraît formé d'après *int̄sot̄nā*, « estiver » et d'autres verbes avec *in*.

Récapitulons :

Les saisons, si mathématiquement égales par rapport au temps qu'elles embrassent, sont singulièrement inégales par rapport aux termes qui les désignent.

Les deux antipodes, hiver et été, nous ont montré une stabilité d'expression étonnante. Partout le *tsotin* et partout l'*ivèr*; à peine un timide *pè tin* qui ose concourir, sans aucun succès, malgré la profonde vérité qu'il proclame dans le pays hivernal de la Chaux-de-Fonds.

Le printemps et l'automne, par contre, ont étalé devant nous toute la richesse et toute la variété d'expression dont sont capables des parlers populaires qui n'ont pas subi l'influence d'un centre littéraire. Le sol si varié de la Suisse romande a fait naître une douzaine de formes différentes pour le printemps et une demi-douzaine pour la saison correspondante de l'automne. Cette même proportion nous est en général confirmée par la vaste étude de M. Merlo. Nous y trouvons très peu de mots pour les deux grands contrastes dans la nature: *hiver* et *été*, mais beaucoup de termes nouveaux pour les saisons intermédiaires. Cette constatation est, à mon avis, le résultat le plus important des longues et minutieuses recherches de M. Merlo. Aussi l'auteur ne manque-t-il pas de l'apprécier à sa juste valeur (p. 16.).

Voici son explication, qui me paraît très juste: hiver et été sont des idées générales, comparées avec printemps et automne, qui ont quelque chose de secondaire, de particulier. Or les mots exprimant des idées générales persistent longtemps, tandis que l'on observe une plus grande variabilité dans l'expression des idées particulières et dont la langue, à la rigueur, peut se passer.

Cela nous fait comprendre un peu la grande variété de termes, mais cela ne nous explique pas pourquoi c'est précisément la Suisse romande qui abandonne la tradition latine dans une si large mesure.

A cet égard, M. Merlo fait remarquer avec raison que dans un pays de montagnes, où l'hiver dure de six à neuf mois, les contrastes entre la bonne et la mauvaise saison sont plus vifs et les passages d'une saison à l'autre bien plus rapides. Ainsi le printemps ou le retour du bon temps devient pour les habitants un événement d'autant plus marquant que le montagnard est paysan et, inséparable de son bétail, doit partager avec lui toutes les vicissitudes des saisons. De là ces nombreuses expressions ayant le sens de « dehors », sortir, partir, ouvrir (dialectes ladins et italiens), qu'on trouve presque exclusivement dans les patois montagnards, ainsi dans la Suisse romande et allemande, en Bavière, dans le Tyrol et dans le Frioul.

Sans doute on sort partout au printemps, à la campagne, comme à la ville, mais dans la vie monotone des paysans montagnards, cette première sortie au pâturage est un moment solennel, une fête, qui a été capable de transformer le vocabulaire hérité des Romains.

E. TAPPOLET.

